

rendait ; sur sa réputation, j'étais allé me confier au docteur Marsil, et disons d'avance que je m'en trouvais bien.

— La distraction vous est nécessaire, me dit le docteur, au bout de quelques jours, venez avec moi ce soir chez M. Bertrand : la maison n'est pas ennuyeuse, je vous l'assure.

En effet, il y avait de la compagnie lorsque nous arrivâmes chez lui. C'étaient le notaire Fortin, et le fils de M. Bertrand, venu le matin même du collège pour fêter les Rois dans sa famille.

Les premières politesses étant échangées, je commençai à comprendre le motif qui conduisait souvent le docteur Marsil chez le père Bertrand : c'est que Bertrand n'était pas un homme ordinaire. Il avait de la conversation et se montrait renseigné sur une multitude de choses, surtout en ce qui concerne l'histoire du Canada. Ce sujet lui tenait au cœur. Vous allez voir de quelle manière il l'abordait le plus souvent :

— Vous fumez, sans doute ? Tenez, la blague à tabac vous attend.

— Merci pour moi : le docteur ici présent s'y oppose.

— Allons ! Et les autres ?

Chacun alors bourre sa pipe.

— Le tabac ! Dites-moi, est-ce que les Français de